

# Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature

---

Volume 73  
Number 1 *Écritures dramatiques*

Article 7

---

12-1-2009

## L'écriture de la perte chez Assia Djébar

Lila Kermas

*Université Michel de Montaigne – Bordeaux 3*

Follow this and additional works at: <https://crossworks.holycross.edu/pf>



Part of the [African History Commons](#), [African Languages and Societies Commons](#), [African Studies Commons](#), [Creative Writing Commons](#), [French and Francophone Language and Literature Commons](#), and the [Women's Studies Commons](#)

---

### Recommended Citation

Kermas, Lila (2009) "L'écriture de la perte chez Assia Djébar," *Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature*: Vol. 73 : No. 1 , Article 7.

Available at: <https://crossworks.holycross.edu/pf/vol73/iss1/7>

This Dossier is brought to you for free and open access by CrossWorks. It has been accepted for inclusion in *Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature* by an authorized editor of CrossWorks.

**Lila KERMAS**

Université Michel de Montaigne – Bordeaux 3

## L'écriture de la perte chez Assia Djebar

**Résumé :** Cette étude propose une réflexion sur le sentiment de « perte » comme source de création littéraire. Sont analysées les différentes tensions générées par une identité hybride d'un personnage engagé dans une quête, notamment dans *La disparition de la langue française* d'Assia Djebar. Il s'agit de voir comment le sentiment de crise et de déchirement se révèle et se dissout dans et à travers l'écriture.

Construction littéraire, écriture féminine, exil, identité, Maghreb, quête, tension dramatique

L'écriture est un processus qui permet à l'écrivain de tenter d'approcher des réalités objectives et/ou subjectives. Écrire est une des possibilités qui traduit la quête de soi et du monde. Mais, l'aboutissement de cette quête est souvent parsemé de sentiments de perte et de déchirement. Une tension se crée quant à la représentation de Soi, de l'Autre, du langage, du réel. Cette tension génère à son tour des possibilités de réconciliation et d'apaisement par l'exercice même de cette tension, c'est-à-dire à travers l'écriture.

Deux éléments attirent notre attention quant à la lecture de *La disparition de la langue française* (2003). D'abord, le choix d'un homme comme personnage principal de l'intrigue. Si Assia Djebar a écrit depuis/à travers les voix des femmes, elle nous propose une œuvre où la voix masculine (celle de Berkane) est juxtaposée aux voix des amantes (celles de Marise et Nadjia). Ensuite, le rapport entre le titre et le contenu de l'œuvre. En effet, il ne s'agit pas de la disparition de la langue française dans le roman, mais d'une métaphore qui traduit la perte du personnage quant à sa vie d'exilé, et qui, de retour dans son pays, a trouvé la mort.

Assia Djebar nous propose donc la lecture d'une écriture qui se construit à travers plusieurs thématiques : le déchirement des personnages lié à la double vie des exilés, le sentiment de perte lié à la mort et la volonté d'une quête par l'entremise de

l'écriture. La présence de deux langues (maternelle et étrangère), qui s'entremêlent, nous place dans deux sphères linguistiques et culturelles différentes. L'espace double est donné comme support de toutes ces tensions.

La problématique de l'écriture double, voire dédoublée, est pertinente chez les écrivains francophones. En effet, écrire dans une langue étrangère fait écho aux premières langues apprises durant l'enfance. Pour l'écrivain maghrébin, écrire dans une langue étrangère est une mise en évidence de la langue maternelle car, souvent, la langue d'expression engage des formes de la langue maternelle qui s'insèrent au fil de l'écriture, et qui permettent une sorte de langue « intermédiaire ». Cette langue intermédiaire est révélatrice d'une quête, celle de l'équilibre entre la double appartenance culturelle et linguistique, comme le confirme Assia Djebar: « [...] je prends conscience de mon choix définitif d'une écriture francophone qui est, pour moi, alors, *la seule de nécessité*: celle où l'espace en français de ma langue d'écrivain, n'exclut pas celle des autres langues maternelles que je porte en moi, sans les écrire » (1999: 39).

Au bout de ce projet littéraire et artistique se situe la quête de Soi et de ses rapports au monde: « Des années de recherche intérieure, d'écoute autour de moi des femmes de ma société, de ma région de celle de mon enfance. J'ai continué à écrire pendant cette période-là sans publier, mais avec beaucoup de questions sur ma langue » (*ibid.*: 27).

Dans la plupart des cas, la quête identitaire est révélatrice d'un drame personnel. Perte et confusion, conflit intérieur, choc socioculturel et linguistique. Dans cette étude, il s'agit de voir en quoi une tension dramatique peut être source de l'écriture. Il ne s'agit pas d'analyser ce récit en tant qu'œuvre dramatique, mais de voir comment se tisse cette écriture à partir de deux thématiques, perte et déchirement du personnage qui affirme: « Je suis définitivement en perte » (Djebar, 2003: 67<sup>1</sup>).

---

<sup>1</sup> Dorénavant, toutes les références à cette œuvre, soit *La disparition de la langue française*, ne comprendront que le mot clé *Disparition* suivi du numéro de page correspondant à l'extrait cité.

## Voix dans l'écriture d'Assia Djebar

De nombreuses œuvres d'Assia Djebar sont marquées par la polyphonie. *Ces voix qui m'assiègent* (1999) traduisent toute la symbolique d'une voix qui se cherche dans des discours et genre diversifiés. Mais ces voix font écho au silence : dans *Disparition*, plusieurs lettres sont adressées à Marise. Ces missives resteront sans suite puisque la destinataire ne les lira qu'après la disparition mystérieuse de Berkane. La lettre de Nadjia ne trouvera pas d'écho auprès de Berkane.

L'énigme de ces écrits nous renvoie à l'idée selon laquelle « [...] dans le voisinage des mots écrits, il y a de vieux et lourds silences » (Bonn, Redouane et Béyanoun-Szmidt, 2001 : 244). Des silences qui vont persister au fil du récit. À son insu, le lecteur marche sur les traces écrites de Berkane et joue le rôle du détective pour élucider les correspondances rompues, et surtout, les circonstances de la disparition de Berkane.

La rupture du dialogue engage des monologues qui rappellent la valeur du silence dans l'écriture d'Assia Djebar. Si les mots semblent n'avoir de sens que dans l'ombre du silence, l'expérience de l'écriture devient la légitimation du silence puisque le personnage-écrivain affirme : « [J]e vais me mettre à écrire ! J'aurai besoin alors de tout mon temps. Il ajouta, mais pour lui seul : "Tout mon temps, avec la mer à mes pieds ! Et le silence !" » (*Disparition* : 19)

La langue maternelle, passée sous silence pendant les années d'exil, devient source d'interrogation. C'est la nostalgie de cette langue de silence que met en évidence Berkane qui se dit : « Pourquoi évoquer ici nos enlacements, alors que je ne peux t'écrire en mots de ma tribu, exprimer le manque que je ressens de toi [...] » (*ibid.* : 21). Berkane introduit alors le terme « nostalgie » écrit en arabe : « Je te dis pour toi et pour que tu le lises, ma nostalgie – El-ouehch – de toi. Je me suis traîné sur ces lieux pour y rester, pour y écrire. Mais y vivre ?... » (*ibid.* : 26). La nostalgie de l'être aimé devient, une fois dite dans la langue maternelle, source d'inspiration littéraire. Ainsi, Berkane trouve, dans l'écriture dédoublée, une sorte de compensation. Mais loin de la femme du pays, l'intimité avec la femme étrangère rappelle, à son tour, le manque à l'entendre parler dans sa langue maternelle :

Les mots de notre intimité, et leurs sons dispersés, tu les entendais en musique seulement. Te souviens-tu qu'il m'arrivait de m'attrister que tu ne puisses à l'instant où nos sens s'embrassaient, me parler en ma première langue! Comme si mon enfance, au cœur même de nos étreintes, ressuscitait et que mon dialecte, resurgi malgré moi, aspirait à t'avalier (*ibid.* : 21).

C'est toute l'ambivalence du sentiment « attachement, détachement » (Bonn, Redouane et Bénayoun-Szmidt, 2001 : 243) qui exprime la perte du personnage. Mais l'affirmation de Soi ne se construit que « [d]ans la brillance de ce désert-là, dans le retrait de l'écriture en quête d'une langue hors les langues, en s'appliquant à effacer ardemment en soi toutes les fureurs de l'autodévoration collective, retrouver un "dedans de la parole" qui, seul, demeure notre partie féconde » (Djebar, 1996 : 275-276).

### **L'espace : une métaphore de Soi**

L'espace est donné comme support des rêveries du personnage. Le lieu de l'enfance est source d'imagination, de l'écriture : « Ainsi s'envole mon imagination vers les rues de cette Casbah [...] » (*Disparition* : 1). Aussi, les souvenirs de l'enfance sont compris dans ce cadre précis qui est « [n]otre univers d'enfant [qui] restait limité à ce vieux cœur de la capitale » (*ibid.* : 115).

Le jour du retour est donné comme un fantôme sur le lieu, l'enfance, les premiers amours. L'histoire du pays d'origine n'est pas absente dans ce roman. Le récit condense des événements personnels et l'histoire de l'Algérie au temps de la colonisation :

En ce jour de mon retour, allongé sur la terrasse, face à l'infini de la mer plate, je mélange tout en m'enfonçant dans ma sieste : mon enfance, les rues en escalier de mon quartier à la Casbah, mon amour précoce pour Margueritte – la seule « roumia » de l'école – et jusqu'aux pirates du temps des Barberousse. (*ibid.* : 15)

La description du personnage est détaillée. Berkane, bien que jeune immigré en France, est donné comme vieilli de retour chez lui. L'image de soi est redéfinie en fonction du lieu d'où l'on parle. Les pratiques culturelles prennent alors forme dans l'esprit de Berkane. Le souvenir de l'anniversaire est évoqué dans la langue d'écriture mais l'événement est pris dans le contexte culturel d'origine. Le signifié se trouve alors renversé :

Berkane est de retour après vingt ans d'immigration en banlieue parisienne. Il approche de la cinquantaine, il en paraît dix de moins ; or il s'est senti soudain vieux ou plutôt, usé, son anniversaire sera pour le 13 décembre prochain, il restera sans bouger, devant la mer, personne ne lui fêtera ce jour, on n'a jamais fêté les « jours de naissance » chez lui, sa grand-mère lui expliquait autrefois : pas parce que les Français seuls font de l'anniversaire une fête, non. – alors, pourquoi ? demandait l'enfant. – que le Prophète nous protège, ajoutait la voix des autres femmes, parce que cela porte malheur (*ibid.*)

Comme on peut le constater, l'anniversaire est redéfini selon le lieu d'expression. Le signifié est transféré selon la culture à partir de laquelle est formulée la définition de l'événement.

Si le contexte culturel brouille l'image de soi et des événements, le contexte historique et social est source de frustration pour Berkane. Sa Casbah est totalement modifiée. La description de ce lieu de l'enfance est source d'inquiétude pour cet exilé :

La Casbah de Berkane grouillait d'appellation autant que de chômeurs, de drogués, de gars du milieu, de dockers et de mendiants, oui, tout bougeait, encombrait, s'entremêlait et cette profusion d'identités multiples a habité sans relâche ses nuits à l'autre bout de la terre, lui l'expatrié qui ne se voyait pas revenir (*ibid.* : 54).

Berkane vit alors en perdition. Son passé le hante comme un fantôme qui refuse de se dévoiler à la réalité. Malgré ses nombreuses tentatives d'écrire pour se préserver de la perte, « [i] est oublié dans ce passé d'images mortes. Depuis son retour, il se dit qu'il vit comme ensommeillé : tout se mêle, et tangué, et fluctue, davantage d'ailleurs, le passé lointain, celui de sa première enfance, ou des années à l'école française » (*ibid.* : 57). L'inquiétude persiste et génère la somnolence de Berkane face à son passé.

## Écriture en quête

Dans *Disparition*, Assia Djebar met en évidence la thématique du retour. Les premières pages du roman décrivent la volonté et le besoin de Berkane, personnage principal, de revenir dans Alger, son « pays » d'origine : « Je reviens donc, aujourd'hui même, au pays » (*ibid.* : 14). Aussi, dans les moindres détails, le projet d'écriture est évoqué, laquelle écriture naît du manque et du vide. Elle vient

combler un espace intérieur privé d'un passé à la suite de l'exil du personnage Berkane en France: « Je me remis à écrire [...]. Moi, seul ici et le cœur aussi vide [...] » (*ibid.*: 13).

La question de la langue maternelle se pose comme indices d'appartenance et de mémoire. Bien que Berkane vive un déchirement, après avoir quitté la France, la pratique de l'arabe lui rappelle son univers d'origine puisque « [...] Berkane replonge dans l'arabe masculin des rues de la Casbah d'autrefois: il en retrouve aussitôt les nuances, les subtilités, quelques rondeurs [...] » (*ibid.*: 37). La joie de retrouver une langue d'enfance éveille des souvenirs enfouis dans « le passé, lourd et léger » (*ibid.*: 72).

La femme demeure l'inspiratrice de l'homme. En effet, Berkane construit son écriture à travers les souvenirs de son amante Nadja: « Or moi qui écris désormais, des jours et des jours plus tard, je reconstitue, je me ressouviens de Nadja, de sa voix qui se remémore: je saisis, j'encercle son récit, sa mémoire dévidée, en mots arabes que j'inscris moi, en français [...] » (*ibid.*: 94). L'écriture fait corps avec la voix féminine, laquelle voix sert de voie pour la plume de ce personnage qui se cherche.

Les souvenirs resurgissent donc comme pour guider cette écriture. De retour dans l'espace d'origine, les éléments de la nature engendrent une activité d'écriture dans une atmosphère cérémoniale: les murmures de la mer, espace infini, sont mis en parallèle avec la voix maternelle, celle de la mère. Les souvenirs se bousculent et l'écriture se tisse. Aussi, le rapport à l'eau révèle une écriture fluide, celle du souvenir personnel et intime:

[...] il reconnut, incertain d'abord, puis sûr de lui, les murmures de la mer du temps où il était petit garçon, lorsque son frère aîné acceptait de l'emmener par le car barboter dans les rochers de la première plage [...]. Ils mangeaient des oursins, revenaient le visage rougi, leur mère (« ma mère qui rit toujours en moi », ces mots flottent en lui, déchirés) lui imbibait les cheveux de vinaigre (*ibid.*: 17).

L'évocation de la mère suggère un retour à l'enfance. Les souvenirs prennent forme à travers les objets, les gestes et les paroles. Ces objets révèlent toute la nostalgie de l'exilé: « Il pensait à elle, à son mouchoir mouillé avec lequel elle lui tapotait, souriante, ses cheveux noirs, il s'endormait ensuite sur le carrelage du patio familial, la tête sur ses genoux [...] » (*ibid.*). Mais privé de la joie

et de l'affection de l'univers maternel, le personnage vit le retour comme une perte des repères puisque « [j]e m'éloigne, je me perds dans cette première enfance! » (*ibid.* : 43)

La quête identitaire s'avère inévitable. Le retour sur les traces du passé et la reconquête des lieux d'enfance montrent toute la puissance de l'écriture car « [j] y a un chemin parce que la parole n'est pas uniquement aptitude mais direction et cheminement » (Bonn, Redouane et Bénayoun-Szmidt, 2001 : 244). C'est dans les sillages des phrases que se dessine l'attachement du personnage à ses origines. Bien que l'idée du retour est donnée comme besoin du sujet, il demeure que la confusion de Berkane est inévitable. C'est alors qu'il décide d'écrire une lettre à Marise, sa compagne en France : « Cette lettre parce que, bien sûr, tu me manques, amie aussi parce que je sens un trouble inattendu en moi ; ce trouble j'espère, à la fin de cette conversation silencieuse avec toi, l'atténuer, me trouver simplement moi, sans questions superflues : ni sur ma vie ainsi choisie, ni sur le passé [...] » (*Disparition* : 20) La quête d'un réconfort affectif passe à travers l'écriture dont l'interlocuteur est une femme. Laquelle reste dans l'ombre du silence puisque Berkane n'enverra pas sa lettre. La femme reste un refuge secret pour cet homme troublé dans sa solitude.

La perte et la confusion s'expriment dans le malaise du sujet. En effet, la perte des repères spatiotemporels fait que « [...] je me réveille, mémoire embourbée, ne sachant ni où je suis, ni parfois qui je suis, et ce malaise qui cherche à se vomir presque [...] » (*ibid.* : 21), un malaise qui va se vomir par et dans l'écriture de cette tension intérieure.

En effet, la mémoire active un sentiment ambivalent. Le retour, bien qu'annoncé comme choisi par le personnage, est vécu comme tension « [...] puis la conscience réaffleurée, celle de mon retour dans mon pays, me saisit, me ficelle, m'emprisonne... » (*ibid.* : 22). L'emprisonnement de Berkane dans ce « Pays d'enfance » (*ibid.* : 23) révèle toute la difficulté à surmonter la rupture entre le pays d'accueil et le pays d'origine. Il ressort un sentiment de confusion qui « je t'avoue ces deux ou trois mauvais réveils, où tout, inexplicablement, se mélange : le choc de mon retour et la tristesse de t'avoir quittée [...] » (*ibid.* : 22). Ce retour aride (*ibid.* : 67) et dramatique s'expliquerait par l'absence de la famille et des amis pour accompagner l'exilé dans son parcours de réappropriation de

l'univers maternel. L'absence d'un initiateur fait que « [c]'est le petit garçon, ressuscité, qui a peur de ce retour dans le pays natal... » (*ibid.* : 22).

L'implication de la famille dans la vie de l'immigré est répartie selon l'espace où il se trouve : bien que la mère, figure de douceur et d'affection, peuple la mémoire de l'exilé dans le pays étranger, de retour dans son pays natal, c'est la présence du père, protecteur, que semble revendiquer Berkane :

Durant les jours passés avec Marise, à Paris, j'ai évoqué souvent ma mère ; jamais mon père, comme s'il m'était difficile de le transporter, par la mémoire, jusqu'en France – la France qu'il a connue avant moi, en tant que soldat français de la seconde guerre mondiale [...]. Mais c'est le paternel, avec sa carrure, son air bourru et son silence [...] qui me manque ce soir : je n'avais pas prévu – à peine suis-je arrivé dans ce village il y a tout au plus une semaine – que cette ombre du père me hanterait ! (*ibid.* : 40-44)

Le traumatisme du retour persiste chez Berkane. L'absence du père se fait plus cruelle avec l'absence des amantes. Après la longue séparation avec Marise, il fait connaissance avec Nadjia. Amoureux de cette dernière, il passe quelques nuits avec elle. L'exilé redécouvre la chaleur de la langue maternelle dans le silence de l'intime.

Mais Berkane sombre très vite puisque « [à] mon réveil, je mis quelques minutes pour me rappeler que je dormais vraiment au pays, "chez moi", que le bruit des vagues allait et venait vraiment sous mes fenêtres, que... Les mots arabes et les soupirs de Nadjia affectèrent le reste » (*ibid.* : 102). L'incapacité de Berkane à se replacer dans son espace d'origine montre toute la difficulté de cet exilé à surmonter sa perte. Le retour à la réalité affecte sa mémoire et le réveil est vécu comme une crise d'identification du contexte d'origine. C'est alors que Berkane décide de se secourir en s'enfermant dans l'écriture : « Écrire enfin, mais pour moi seul ! » (*ibid.* : 103)

## Conclusion

Déjouer la perte par l'entremise de l'écriture, c'est le principe même de l'écriture d'Assia Djébar. Bien que le langage soit incapable de combler la vie de l'exilé, il demeure la seule issue possible d'une

réalité impossible à dire : « Il y aurait à te décrire ma soudaine incapacité à trouver mes mots [...]. Je plonge dans le silence [...], livré à mon incapacité à dire le malaise de mes réactions, je tente en t'écrivant, de trouver quelque parade » (*ibid.* : 68).

C'est l'angoisse du langage qui habite l'écrivain au moment où il croit ne pas trouver ses mots, c'est toute la panique intérieure de vouloir dire et de sombrer dans le silence qui se dégage des œuvres d'Assia Djébar. C'est toute la trajectoire même de l'écrivain dans ses rapports au monde, au passé, à la vie, à l'écriture. Et si « [l]ongtemps, j'ai cru qu'écrire c'était mourir, mourir lentement » (Djébar, 1995 : 11), « [é]crire c'est répéter la promesse de l'écriture. Et pour l'écrivain femme maghrébin, cela a d'autant plus de poids que l'activité créatrice est dédoublée de sa propre possibilité ou impossibilité. Et c'est même l'une des grandes beautés de cette littérature dite de langue française qui germe [...] » (Bonn, Redouane et Bénayoun-Szmidt, 2001 : 244). Et l'écriture n'est que transcription et comble de la perte et du silence refoulés.

**Lila Kermas** est doctorante en littératures française et francophone et actuellement professeure de lettres modernes. Elle fait partie du Centre LAPRIL (Littérature, Arts, Pluridisciplinarité, Représentations, Imaginaire, Langages). Les littératures africaine et française issues de l'immigration demeurent ses champs d'intérêt spécifiques. Ses recherches actuelles portent essentiellement sur la littérature féminine issue de l'immigration et les problématiques liées au clivage de l'identité, aux représentations et aux enjeux du discours.

## Références

BONN, Charles, REDOUANE, Najib et Yvette BÉNAYOUN-SZMIDT (2001). *Algérie : nouvelles écritures*, Paris/Budapest, L'Harmattan/Torino, coll. Études littéraires maghrébines.

CLERC, Jeanne-Marie (1997). *Assia Djébar. Écrire, transgresser, résister*, Paris, L'Harmattan, coll. Classiques pour demain.

DJEBAR, Assia (2003). *La disparition de la langue française*, Paris, Albin Michel.

-- (1999). *Ces voix qui m'assiègent*, Paris, Albin Michel.

-- (1997). *Oran, langue morte*, Paris, Actes Sud.

-- (1996). *Le Blanc de l'Algérie*, Paris, Albin Michel.

-- (1995). *Vaste est la prison*, Paris, Albin Michel.